

Les défendre tous.

Plic. Ploc. Plic. Ploc.

L'eau perlée du robinet rouillé, presque asséché, était le seul son audible dans la tranquillité de l'aube.

« *Debout !* »

Le soleil perçait à peine à travers les persiennes. La bâtisse était encore endormie sous la chaleur écrasante des mois d'été.

« *Lève toi !* »

La voix se faisait plus forte et plus ferme, tirant l'enfant de sa torpeur.

« *Allez Zeiza, il faut préparer le déjeuner pour tes frères qui dorment encore. Et surtout ne fais pas de bruit, pour ne pas les réveiller* ».

L'enfant grommela, sentant dès l'aube une contraction se former dans son estomac, ce sentiment d'injustice grandir, tel un fauve prêt à rugir.

Il rugit.

« *Pourquoi suis-je la seule à travailler dans cette maison, à faire le lit de mes frères, à ranger leurs affaires, pendant qu'ils restent au lit, endormis?* »

La bâtisse endormie n'était plus.

Le jeune fauve continua de grandir dans les entrailles de la jeune Zeiza chaque jour de son enfance en Tunisie, se nourrissant des injustices qu'elle subissait, tel de la charogne.

La période la plus nourricière fut la grève de la faim qu'elle entama à l'aube de ses 13 ans pour ne plus avoir à faire le lit de son frère, ce doux endormi aux songes tranquilles.

Le fauve avait finalement atteint sa taille adulte en 1949, lorsqu'elle grimpa les marches du Palais de Justice pour la première fois, s'appêtant à prêter serment en tant qu'avocate.

Quelques mois plus tôt, la jeune Zeiza s'était mariée et avait pris le nom qu'elle porterait ensuite toute sa vie : Gisèle.

Le président de la Cour d'Appel lui indiqua d'une voix sonore : « *Vous êtes désormais avocat, Madame Halimi, bienvenue dans la profession !* »

« *Non, Monsieur le Président, je ne suis pas avocat.*

Je suis avocate ».

Madame le bâtonnier, Monsieur le bâtonnier, cher Président d'honneur, chers membres du jury, chers confrères, chères consœurs, je m'interroge sur le sujet.

Les défendre tous. N'a-t-on pas oublié un mot, ou quelques lettres ? Les défendre tous. La jeune Gisèle, autrefois Zeiza, qui repose désormais à la porte du Panthéon, n'aurait-elle pas laissé son fauve rugir à cette lecture ? A tout le moins gémir ? N'aurait-elle pas tressailli à l'idée qu'une partie de l'humanité était omise de ce sujet pourtant si universel, ignorée par la syntaxe, cette partie qui avait, peut-être, le plus besoin d'être défendue ?

Simone de Beauvoir le disait dans le Deuxième Sexe :

« J'ai longtemps hésité à écrire un livre sur la femme. Le sujet est irritant, surtout pour les femmes ; et il n'est pas neuf. D'ailleurs y a-t-il un problème ? Y'a-t-il même des femmes ? »

Y'a-t-il même des femmes ?

Je me suis posé la question en lisant le sujet, mais également lorsque j'ai commencé à exercer récemment en tant qu'avocate et qu'à mon arrivée au barreau, je me fis appeler systématiquement confrère. De mademoiselle, ou Madame, j'étais devenue confrère.

Était-ce ma voix rauque et grave depuis l'enfance, qui générait la confusion ? Comme lorsque l'on m'appelait Monsieur quand je décrochais le téléphone de la maison familiale du haut de mes huit ans ?

Ce devait être ça.

Persuadée de l'omission involontaire, de l'erreur in-intentionnelle, je profitais de la réception de mon échéancier URSSAF pour saisir les services de l'Ordre et leur demander de la manière la plus précautionneuse qui soit, ayant à cœur de ne froisser mon interlocuteur :

« Bonjour, conformément à la modification récente du Règlement Intérieur National des avocats relatif à la féminisation des termes qui autorise désormais à choisir son appellation (avocate, consœur), serait-il possible de féminiser les termes des courriers que je reçois pour y inclure le mot consœur, avocate? »

J'eus le plaisir de recevoir une réponse d'une limpide clarté :

*« Mon cher confrère,
Voici votre échéancier ».*

Je me muai donc en éternel confrère et repris la plume.

Les défendre tous.

Eureka ! J'eus un éclair de génie. Ce n'était pas une omission du sujet, mais un simple rappel à cette statistique récente du ministère de la Justice, qui nous apprenait que 9 sur 10 personnes poursuivies devant un tribunal sont des hommes !

C'était donc ça.

Alors défendre tous ceux-là, évidemment, c'est l'essence de notre mission !

Défendre les perdus, les accidentés, les malades, les abimés, les puissants, les psychotiques, les marginaux, les moralistes, les va-nu-pieds, les autoritaires, les envahisseurs du Capitole, les auteurs d'échéancier, ceux qui veulent gagner des millions, ceux qui veulent voler ces millions. Tous.

Défendre les innocents, les prévenus, les accusés et, bien sûr, les coupables.

Les défendre tous, oui, car les monstres n'existent pas.

Il existe parcontre une part de monstruosité en nous qui se déclenche à la faveur de traumatismes, de carence affective, de parents absents, de violences passées, de précarité, de volonté de domination qui pousse à commettre l'infraction.

Il serait plus facile de se mettre des œillères, de rejeter la faute sur de supposés monstres indéfendables, des brebis galeuses au milieu d'un océan de bienséance.

Mais il existe une part de monstruosité en nous et il est impossible de nier la responsabilité collective dans le déclenchement de son expression ; comme il est impossible d'être aveugle aux inégalités qui gangrènent les tribunaux correctionnels et les Cours d'Assises.

Alors les défendre tous, car la robe noire est souvent la seule qui reste.

Quand les robes de la bonne société vous tournent le dos ;

Quand s'éloignent ces robes que vous pensiez toujours à vos côtés par les liens de sang qui vous unissaient ;

Quand les robes des juges se soulèvent au son sec de la voix qui s'élève, avant de voir prononcer la sentence qui conduira l'ensemble de vos cellules à suffoquer dans une seule...

La robe noire est celle qui reste quand il n'y a plus personne ; la seule à se tenir à vos côtés, suffisamment épaisse pour porter votre dernier souffle, celui qui maintient en vie : l'espoir.

Les défendre tous, c'est plus qu'une mission, c'est notre sacerdoce.

C'est le sang noir qui coule dans les tissus de notre robe.

Mais ça ne suffit pas.

Maintenant donnez moi un T.

Donnez moi Un E.

Donnez moi un S.

Les défendre toutes.

Ne jamais les oublier. Ne jamais les invisibiliser. Celles qui auront toujours l'humiliation de n'être qu'un deux sur un numéro de sécurité sociale.

Celles dont le succès est si souvent au second plan, qu'il nous amène à citer toujours les mêmes noms de femmes dans les concours d'éloquence : Gisèle Halimi, Simone de Beauvoir...

Alors que l'on pourrait par exemple citer le nombre colossal de femmes ayant réussi à être élues bâtonniers de Marseille : deux !

Alors, les défendre toutes, oui. Les hystériques, les castratrices, les greluches, les commères, les mégères.

Mais aussi celles qui se font tirer de leurs songes dès l'enfance, pour aller balayer la chambre de leur frère.

Celles qui triment des années pour gagner deux mois de salaire en moins par an, celles à temps partiel contraint, celles qui ne signent pas de chèques, celles qui s'arrêtent, celles qui ne franchiront jamais les murs d'une école, celles qui se font appeler « cagoles » car trop visibles, celles qui ne votent pas car trop invisibles.

Celles qui se sont font violer puis qui sont classées, celles qui se font tuer... dans le silence et l'ignorance.

Les défendre toutes et tous.

Gisèle. Aujourd'hui de même prénom, elle resurgit, à bas bruits, toujours dans un tribunal.

A nouveau une icône qu'elle aurait souhaité ne jamais devenir.

La même stature, presque la même coupe, les mêmes tribunaux. Seul diffère le côté de la barre.

Gisèle P. attend désormais, assistant au spectacle de ceux qui ont invisibilisé son existence ; 51 numéros de sécurité sociale commençant par un. Un seul par deux : le sien.

L'éternel second.

Aucun monstre pourtant dans ce tribunal, en revanche un fauve.... 75 ans après, le même prénom et ce même fauve lové à l'intérieur des entrailles de Gisèle P, tellement ancré qu'il pourrait hiberner...

Seul son rugissement commence à s'érailler de lassitude.

Car les fauves n'ont rien à faire en société.

Alors confrères, consœurs, avocats, avocates, bâtonniers, bâtonnières, drapons-nous de noir, et entrons, **toutes et tous**, dans l'arène !

Laura GICQUEL
Avocate au barreau de Marseille
Lauréate - 28 novembre 2024